

Suicide insistant

Mar adentro d'Alejandro Amenábar

Jancimon Reid

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30154ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Reid, J. (2005). Review of [Suicide insistant / *Mar adentro* d'Alejandro Amenábar]. *Ciné-Bulles*, 23(1), 54–55.

Mar adentro
d'Alejandro Amenábar

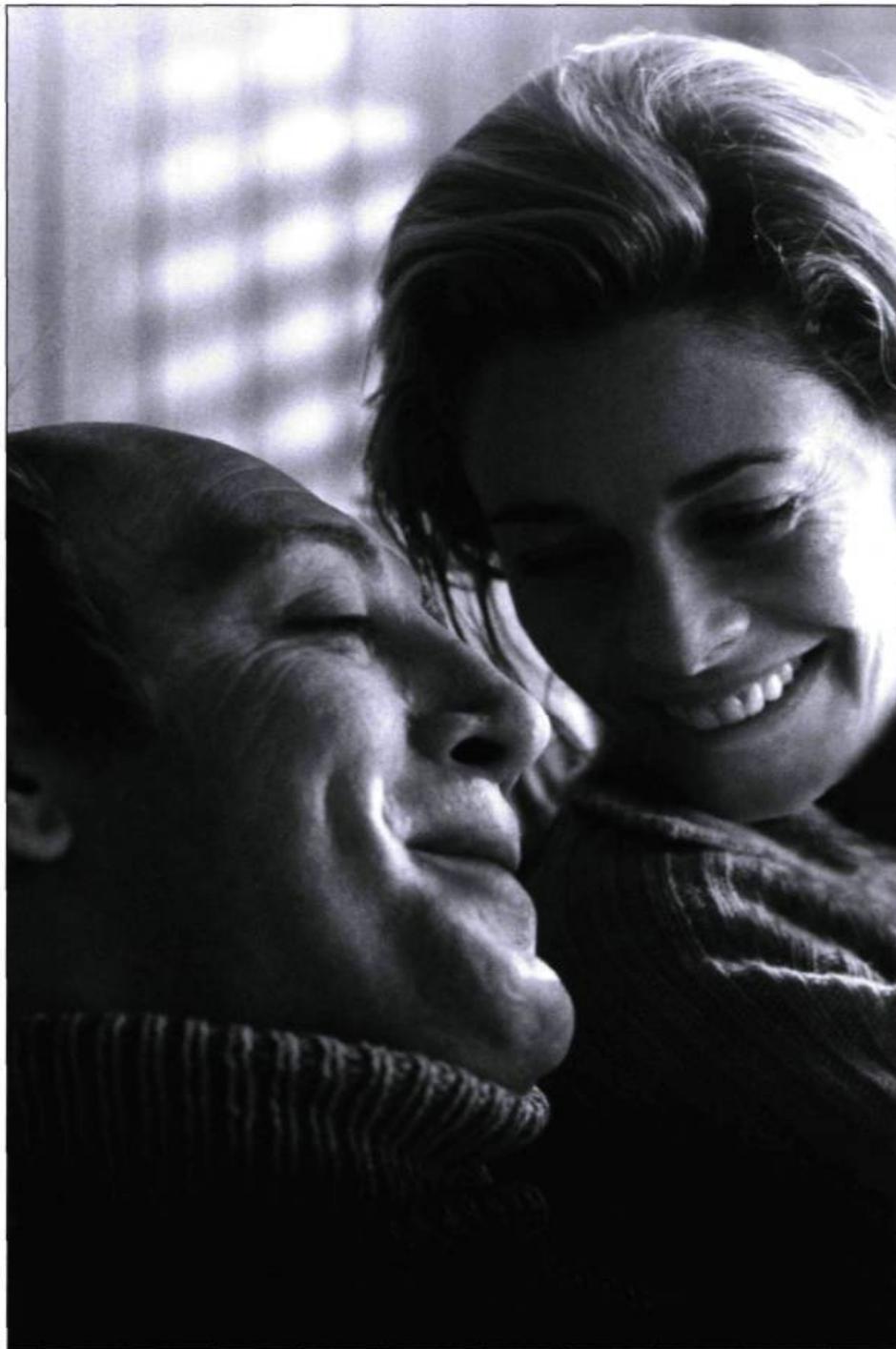
Suicide insistant

JANCIMON REID

Les films d'Alejandro Amenábar, qui n'a que 32 ans, portent décidément la marque d'un cinéaste en pleine possession de ses moyens narratifs et visuels. Quelques années après avoir travaillé avec deux figures célèbres de Hollywood en réalisant *The Others* (interprété par Nicole Kidman et produit par Tom Cruise), Amenábar récidive cette fois avec un film d'auteur d'une maturité étonnante.

Avons-nous le droit de précipiter la mort? Faut-il être au désespoir pour entretenir l'idée d'en finir? Peut-on laisser un proche envisager le suicide? Doit-on l'aider à y parvenir? Autant d'interrogations auxquelles s'intéresse le cinéaste qui s'inspire du cas véridique de Ramón Sampedro, un Espagnol devenu tétraplégique à la suite d'un accident de plongeon. Après avoir exploré le monde des revenants dans *The Others*, le jeune réalisateur reconstitue cette fois la démarche d'un suicidaire pour obtenir l'assentiment des tribunaux.

En filmant un sujet aussi grave, Amenábar n'avait d'autre choix que d'adopter un langage cinématographique sobre dans lequel les images réagissent aux mots, donnent crédit aux dialogues, appuient les émotions que l'on devine dans les verbes. Très habile, la structure narrative s'articule de manière à manipuler le regard que l'audience pose sur l'euthanasie. C'est pourquoi le réalisateur amorce son film en s'intéressant aux réactions des proches de Ramón. Le regard empathique de Julia,



Mar adentro

l'avocate qui accompagne le personnage dans sa requête, devient celui du spectateur. En causant avec l'entourage de Ramón, elle mesure l'impact de cette décision qui plonge l'un dans l'embarras et l'autre dans la colère, la résignation ou la fuite. La scène devient révélatrice des attitudes plausibles face à une mort désirée.

Une technique efficace pour aider le spectateur à identifier celle qui lui sied le mieux.

Celui dont tout le monde parle arrive plus tard à l'écran. Avant qu'il apparaisse, le sujet du suicide assisté prend des dimensions philosophiques puisqu'il ne s'incarne

pas encore dans la réalité spécifique de Ramón. Peut-être Amenabar souhaite-il confronter la position rationnelle des spectateurs sur l'euthanasie avec celle plus émotive qui s'installe dès que Ramón Sampedro entre en scène. Car le personnage affublé d'un humour candide et d'une intelligence pétillante ne tarde pas à se faire attachant. De fait, on trouvera rarement un suicidaire plus sympathique que Ramón Sampedro.

Avec l'aide d'une caméra sans artifices, souvent stable, mais jouissant d'une promiscuité privilégiée avec les acteurs, Amenabar se fait attentif aux attitudes des personnages qui partagent leur quotidien avec le paralytique, et qui sont donc directement « impliqués » par la décision de Ramón. Le jeu authentique et bien dosé des acteurs ajoute une profondeur au film. Alors que les dialogues se contentent souvent d'effleurer la surface des choses, les visages, cadrés en très gros plans, révèlent quant à eux une pléthore d'émotions contenues. Ils sont littéralement la radiographie du véritable malaise qui flotte dans la maison des Sampedro.

Somme toute, **Mar adentro (La Mer intérieure)** réussit à émouvoir en présentant le suicide assisté à la fois en questionnement et en spectacle. En choisissant de montrer le personnage ingurgitant sa dose mortelle, Amenabar provoque et bouleverse le spectateur, qui devient témoin

Mar adentro (La Mer intérieure)

35 mm / coul. / 125 min / 2004 / fict. / Espagne-France-Italie

Réal. : Alejandro Amenábar
Scén. : Alejandro Amenábar et Mateo Gil
Image : Javier Aguirresarobe
Mus. : Alejandro Amenábar et Carlos Nunez
Prod. : Fernando Bovaira et Alejandro Amenábar
Dist. : Vivafilm
Int. : Javier Bardem, Bélen Rueda, Lola Dueñas, Mabel Rivera, Celso Bugallo, Clara Segura

privilegié d'une scène dont sont privés les proches de Ramón. Mais **Mar adentro** n'est pas le film grave auquel on s'attend, même si son sujet ne l'est que trop. La multiplication des scènes et des répliques humoristiques éloigne souvent le spectateur du drame. Pas étonnant qu'Amenábar se donne la peine d'insister, à l'occasion d'un plan-séquence prenant, sur la souffrance psychologique de son personnage, habituellement serein. C'est qu'à force d'illustrer la jovialité de Ramón, le risque était grand de porter atteinte à la crédibilité de sa démarche. Outre la distance qu'il creuse à quelques reprises avec le drame, Alejandro Amenábar parvient avec brio à filmer la souffrance, la sensibilité et la tolérance. ■

La Vie est un miracle
d'Emir Kusturica

Éloge de la cacophonie

STÉPHANE DEFOY

Une jeune femme sur un lit d'hôpital. Elle est gravement blessée, atteinte d'une balle à la cuisse. Elle a perdu beaucoup de sang. Pendant qu'un médecin s'affaire à retirer la balle, l'amoureux de la jeune femme tente de garder sa douce moitié éveillée en lui racontant un improbable voyage en Australie. Des soldats attentionnés tiennent une mappemonde afin que la blessée puisse situer le pays sur la carte. Son amoureux lui explique qu'en Australie, les pingouins se lancent dans la mer. Sur ces paroles, l'un des soldats explique à son acolyte qu'il avait jadis rencontré un Russe qui s'était tapé un pingouin. Scène emblématique du paradoxe Kusturica. Le drame

plane, mais l'humour caustique veille au grain, la kermesse peut reprendre ses droits.

La Vie est un miracle d'Emir Kusturica s'inscrit dans un contexte dramatique (l'éclatement de la guerre en ex-Yougoslavie) sans jamais aborder de front les enjeux liés au conflit. D'ailleurs, au cours de cette épopée de 154 minutes, on finit par ne plus distinguer les Serbes des Bosniaques : magnifique allégorie démontrant qu'avant la guerre, les deux peuples ont cohabité ensemble pendant des décennies (à l'époque, les mariages entre Serbes et Bosniaques étaient fréquents). Ainsi, la tragédie plane en toile de fond, mais les multiples retournements de situation dissimulent le drame au profit de l'univers rocambolesque propre au réalisateur serbe. Pour ceux qui cherchent des explications au déclenchement du conflit, au début des années 1990, il ne faut pas compter sur l'œuvre de Kusturica qui, de ce point de vue, offre peu à se mettre sous la dent. **La Vie est un miracle** mise plutôt sur une singulière histoire d'amour qui unit Luka, un ingénieur serbe, à Sabaha, une prisonnière du camp adverse. De prime abord, Luka espère échanger son otage en retour de son fils, capturé par l'ennemi. Mais *le cœur a ses raisons...*

Fidèle à ses habitudes, Kusturica campe son récit dans un monde féérique, burlesque et furieusement festif où s'entremêlent coups de fusil, musique tonitruante, danse immodérée et bouffe à volonté. À cet effet, la première moitié du film (l'avant-guerre) est épuisante. La musique bien caractéristique des Balkans (interprétée en partie par le No Smoking Orchestra, groupe fondé par Kusturica) est plaquée scène à scène, les cris sont stridents, on casse tout sur son passage : agression sonore. *Sent-on venir la tempête? Plus encore que dans les précédentes œuvres du cinéaste, tout est gros dans La Vie est un miracle.* À